

XYZ. La revue de la nouvelle

Elle

Elisabeth Mathieu



Numéro 72, hiver 2002

Cartes postales

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3797ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mathieu, E. (2002). Elle. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (72), 55–57.

Elle

Élisabeth Mathieu

Elle avait fumé. Ce n'était pas une habitude chez elle, mais ce soir, elle devait se détendre. Elle avait eu une dure journée. Elle avait fini par se plier à ce mode de vie, en se disant que le lendemain serait toujours pire. Pour son réconfort, mieux valait lui parler. Tôt dans la soirée, elle lui laissa un message sur son répondeur : « Bonsoir. C'est moi. Rappelle-moi après le boulot, si le cœur t'en dit. » Le son d'une voix apaisante pouvait peut-être lui redonner cette joie pourtant affadie depuis si longtemps. L'aider à lui faire oublier la série de rêves qui lui empoisonnait le sommeil. Depuis combien de temps en sortait-elle le corps gluant de sueur ? Le temps et l'espace ne comptent plus pour elle. Peut-être sommes-nous tous les jours dimanche et ces dimanches durent-ils des semaines ? Elle s'en fout, elle souhaite seulement se sentir bien quelque temps.

Il commence à se faire tard, elle décide de se dévêtir et d'enlever les couches de maquillage dont elle se recouvre le visage chaque matin. Elle est laide. Elle entre dans la douche. Elle y reste quelques minutes. Pas la peine de s'éponger, les draps du lit s'en chargeront, tout comme l'oreiller pour ses larmes. Elle ouvre la porte de sa chambre, allume deux bougies, phares dans sa nuit, qu'elle pose de chaque côté de la commode à miroirs. En les plaçant ainsi, leur lumière paraît augmentée. Elle fait brûler un bout de charbon sur lequel, une fois ardent, elle versera quelques grains d'encens. Un rituel contre le vide. Ce vide trop présent. Une odeur d'ambre et d'ombre alourdit l'air. Odeurs du passé. Puis, dans la pièce surchauffée, elle entrouvre son unique fenêtre. Le vent fait onduler les flammes. Elle s'allonge sur le lit et observe, du coin de l'œil, le téléphone qui ne devrait pas tarder à sonner. Soudain, son regard s'attarde sur les images placées autour du cadre des miroirs. La lueur des chandelles les rend floues. Ce sont des images défigurées qu'elle voit, des monstres, ses cauchemars.

Sans le vouloir, elle se remémore son dernier rêve. Elle serrait un bébé dans ses bras, un petit garçon. Lorsqu'elle dut prendre l'autobus, celui-ci était bondé, l'enfant suffoqua, mourut. Elle ne put rien faire sauf regarder. Peut-être était-ce mieux ainsi ? Immédiatement, elle fut propulsée dans un wagon de métro. Sans fenêtre aucune, à l'exception de celles des portes. Seule, prise de panique, elle voulait s'enfuir, se retrouver ailleurs, mais ne le pouvait pas : la rame était en marche. À l'arrêt suivant, elle sortit et vit sur le quai son cœur encore battant. Aussitôt, les portes se refermèrent et son pied resta coincé. Elle fit tout son possible pour le dégager, mais la rame démarra si rapidement qu'elle s'écrasa sur le mur.

Le téléphone ne sonne pas.

Pourquoi n'appelle-t-il pas ? C'est en ce moment qu'elle a le plus besoin de son réconfort. Elle le déteste. Elle le déteste de l'avoir trahie, oubliée, laissée souffrir, mais, par-dessus tout, elle le déteste parce qu'elle l'aime. Le temps passe, on est la veille de jeudi dans la nuit de samedi ou quelque chose du genre. On est dans une île paradisiaque au nord du pôle Nord ou dans une autre sphère. Le téléphone ne sonne pas.

Elle est hypnotisée par le mouvement des flammes sous l'effet du vent. Elles décroissent puis croissent à un rythme régulier. Elle peut presque entendre un battement de cœur. Le rythme et l'encens finissent par l'étourdir, lui donner la nausée. Pourtant, depuis hier, son ventre est dépouillé de tout malheur. Elle l'a perdu. Le téléphone ne sonne pas.

Elle regarde une des cartes postales autour du miroir, celle avec une sirène aux membres démesurément longs et crochus comme dans un de ses rêves. On l'accusait de cacher la vérité, pourtant c'était faux, du moins le croyait-elle. Deux hommes, ses bourreaux, lui attachèrent les mains à des seaux remplis de cendre, puis ils les lui brûlèrent à l'aide de tisons chauffés à blanc. Elle hurla sans qu'on l'entende. Après, la trouvant inoffensive, ils la laissèrent libre dans la pièce. Elle entendit un mot : bras. Lorsque l'un des deux sortit un sabre, elle comprit. Il lui trancherait les bras, la laissant souffrir et se vider de sa vie. Par désespoir,

elle s'élança vers une dague, la même qui lui crèverait les yeux la nuit suivante, et se la planta dans l'abdomen. Cette dague, elle l'a réellement vue, touchée, c'est celle qu'il préfère. Le téléphone ne sonne pas.

Elle quitte le lit, se dirige vers la commode, cherche des doigts sa pipe. Il faut qu'elle se calme. Elle croit y arriver grâce à cette fumée magique. Celle d'un bonheur. Illusoire. La fumée la détend et engourdit ses membres, lui fait presque oublier la veille. Peut-être l'aidera-t-elle à s'endormir ? Elle est fatiguée d'attendre. Elle souffle les bougies, jette les cendres de la cassolette et de sa pipe par la fenêtre, qu'elle ferme. Il fait froid. Elle s'allonge sur son lit, ouvre les yeux pour regarder le téléphone, mais ne voit rien. Elle doit dormir, il se fait tard. Elle tend la main à l'aveuglette vers la table de chevet et prend le téléphone pour vérifier la tonalité. Aucune défectuosité. Pas la moindre. Vu l'heure, il n'appellera pas. Elle le hait.